

les côtés tristes ou répugnants de la nature humaine, ce n'est pas seulement une méconnaissance de la vérité naturelle, c'est presque une mauvaise action.

Dans le troublant et compliqué problème de l'existence, ne nous enlevez pas, ô poètes, l'illusion consolante. Laissez-nous croire, par vos fictions, qu'il y a des cœurs hauts et généreux, des femmes pures et belles, des amitiés tendres et dévouées. Ne soufflez pas sur ces créations vaines peut-être, mais en qui s'incarnent les meilleures parties de nous-mêmes. Trompez-nous à la rigueur, en évoquant ces visions fugitives, où nous nous plaisions à vivre quelques minutes d'une vie idéale. Bien assez vite nous serons repris dans les durs engrenages de la vie. N'ajoutez pas aux amertumes naturelles le fiel de votre pessimisme de convention.

Voilà bien du bruit et bien des phrases pour quelques saynètes représentées hier, au Théâtre-Libre, rue de la Gaité, à Montparnasse. J'en conviens; mais je ne puis me défendre d'un peu d'humeur en voyant gaspiller, en des jeux désolants, tant d'aptitudes diverses et tant de brillantes facilités.

Ils sont là-bas toute une tribu de poètes, d'écrivains, d'artistes dramatiques, hantés par des visées malades, d'un sadisme particulier, à la poursuite de l'étrange, de l'excès, et qui ne croient point rêver s'ils n'ont pas atteint le cauchemar. Avec cela, un certain fonds de candeur qui les fait se considérer comme des Schopenhauer perfectionnés, alors que, dans la plupart des cas, ce sont de petits Labiches en mal de *Cagnotte* ou de *Célimare le Bien-Aimé*. Ils ont tous du talent, beaucoup de talent. S'ils s'abandonnaient à eux-mêmes, s'ils étaient naturels au lieu de se croire naturalistes, ils pourraient justement prétendre aux meilleurs rangs. Mais non. Ils se tortillent, se désarticulent dans des outrances, et parviennent à peine à exciter, pendant une heure ou deux, la curiosité un peu névrosée d'un public restreint, blasé, qui va là comme on va voir les monstres dans les musées de tératologie.

La *Pelote* est la mise en action des amours ancillaires de Lormeau avec Elodie Fiquet. La servante et le maître ont vieilli ensemble, dans une banale et tranquille intimité. Puis, un jour, Lormeau n'est pas rentré à l'heure habituelle. A son retour, il fleurait la poudre de riz.

Elodie a compris, et pour rattacher aux chenets du foyer le vieil homme en passe d'escapades, elle fait venir du pays, comme seconde servante, sa jeune nièce Marthe, dont les dix-huit ans, les joues roses et la vicieuse sagesse retiendront au logis Lormeau, fatigué d'Elodie.

Et Marthe arrive. A sa suite, sa tante, la vieille Fiquet, mère d'Elodie; Théodule Fiquet, son cousin, un peu son amoureux, en garnison à Paris. Puis, un louché parent, Elysée Rock, employé subalterne d'agences interlopes, qui veut qu'Elodie fasse sa pelote et qui l'y aidera si elle lui abandonne quelques brins de laine. Ils agitent, pour ces rongeurs, d'écarter de la maison une nièce du patron, jeune veuve dont Lormeau, en mémoire de son neveu, serait capable de faire son héritière.

Si passif qu'il soit, si triand que lui paraisse le frais museau de Marthe, dont il n'a point osé, jusqu'à ce jour, par peur d'Elodie, effaroucher l'innocence, le bonhomme est las de se voir si impudemment exploité et envahi par les mâles et les femelles de la famille Fiquet. Dans un mouvement d'humeur, il fait maison nette, décidé à vivre honnêtement avec sa nièce et la fille de sa nièce.

Mais le soir vient. Le voilà tout seul dans la maison vide, où la tribu des Fiquet tenait une si grande place. Et une grande mélancolie s'empare de lui, à se voir isolé.

On sonne. Il court ouvrir. C'est Marthe, qu'Elodie et sa famille envoient conquérir la Toison d'or. A son air, on sent que ce Jason en jupes y mettra le prix nécessaire.

Lormeau lui tend les bras, et le rideau tombe.

Au dernier acte, Lormeau, ruine démantelée, s'est rendu à l'ennemi. Par testament, il a fait d'Elodie son unique héritière, et la légataire universelle sera généreuse pour Marthe, dont les caresses vénales ont triomphé des derniers scrupules du vieillard. Lui, sans volonté, subit tout, et les rapines de l'agent d'affaires Elysée, et les insolences de la mère Fiquet, tordue par les rhumatismes, installée dans le meilleur fauteuil, couchée dans le meilleur lit, tandis que lui, le patron, presque agonisant, est relégué sur une méchante couchette. C'est qu'un dernier sentiment soutient ce corps affaibli. Il veut garder près de lui Marthe, dont la jeunesse lui rattrait la vue et qui lui donne, par sa présence, le souvenir de nuits douces. Il est jaloux de Théodule Fiquet, libéré du service et qui veut s'établir grainetier en épousant Marthe et sa pelote.

Une conversation de la vieille Fiquet et de la portière, révélant les criminelles manœuvres employées par Elodie pour écarter sa nièce de son chevet de moribond, exaspère Lormeau. Il veut punir les fourbes, déchirer le testament fait en leur faveur. Trop tard! Dans le sursaut de sa colère, il meurt, et Elodie jouira, avec sa famille, d'un héritage bien gagné, de tante en nièce, par trente ans de bons services.

Avec beaucoup d'art et un sentiment assez vif du théâtre, MM. Paul Bonnetain et Lucien Descaves ont plaqué sur le canevas de cette tragédie des dialogues désespérants, des réflexions pénibles, volontairement marqués au sceau de la plus plate et de la plus désolante vulgarité. Gâteaux ou immondes, leurs personnages n'ont pas une seule lueur dans l'âme. Ils sont plus obscurs encore que les Russes de la *Puissance des ténèbres*. Ce sont, mâles et femelles, des bêtes puantes et vicieuses, sans l'excuse de la steppe et de l'ivrognerie. Ils dégouteraient ce maître célèbre qui, prenant plus doucement les choses de la vie, égayait son âge mûr par de jolies servantes, complaisantes Babets, et avait pris pour devise ces mots pleins d'un philosophe un peu cynique: « Courte et bonne ».

M. Antoine, le créateur et le directeur du Théâtre-Libre, bien qu'acclamé par le public, n'a point retrouvé, à mon sens, dans la peau de Lormeau, le succès que lui méritait la création du vieux mystique Akim, un des principaux personnages du drame de Léon Tolstoï. L'in vraisemblable lenteur de son débit lui donne des airs de paralytique, atteint dans ses moelles. On ne le voit pas bien se parlant entre Elodie et Marthe.

En revanche, Mme Lucienne Dorsy a donné une physionomie très intéressante à Elodie Fiquet, avec ses bandeaux noirs, très plats, ses yeux durs, sa brutalité et sa spasmie, sa dureté pour son ancien amant et sa bonté bestiale pour son odieuse famille. Il faut louer

aussi M. Chamoisel dans le rôle de Théodule Fiquet; Mme France, étonnante en portière de la race des Pipelet, et M. Cernay en employé de l'agence Tricoche, tous trois excellents.

Quant à Mlle Luce Colas, elle a la spécialité des paysannes perverses, et dans la *Pelote* comme dans la *Puissance des ténèbres*, elle amalgame si bien l'impudeur et l'innocence, la perversité et les mouvements doux d'une jeune âme inconsciente, qu'on ne s'avancera pas trop en disant ici que c'est une artiste. Mlle Nancy Vernet est convenable dans le rôle de la nièce de Lormeau.

Avec la pièce de MM. Paul Bonnetain et Lucien Descaves, on jouait *Pierrot assassin de sa femme*, mimé par M. Paul Margueritte. Cela manque absolument de fantaisie. Décidément le pessimisme aveugle ces jeunes maîtres et les entraîne en des aventures théâtrales déplorables.

Comme il était très tard, et que Montparnasse est très loin, je n'ai pas vu les *Quarts d'heure* de M. H. Lavedan. C'est pourquoi je n'en dirai rien aujourd'hui.

HECTOR FESSARD

THEATRE DU CHATEAU D'EAU: Les *Traboucaires* ou les *Chauffeurs de la montagne*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Fournier et Meyer.

La reprise, à ce théâtre, de ce bon vieux mélo, joué il y a quelque dix ans à l'Ambigu ou à Beaumarchais, a été accueillie avec beaucoup de complaisance par le rare public qui s'était donné rendez-vous, hier soir, dans l'immense salle, froide et humide, de la rue de Malte.

Nous n'examinerons pas ici la pièce, dont les vieilles ficelles sont tellement usées, qu'elles se rompent à tout instant. Il nous suffira de dire que, malgré sa vétusté, ce drame n'est ni meilleur ni plus mauvais que les autres, et que certainement n'eussent été les interminables entr'actes et les non moins interminables actes, nous aurions pris un certain plaisir à voir ce démener M. Dalmy dans le rôle de l'honnête Traboucaire, et M. Livry dans celui du muletier Simon.

La Soirée Parisienne

AU THEATRE-LIBRE.

Les fameux Cinq viennent de donner. Vous savez bien, ces Cinq qui, il y a quelque temps, se sont séparés violemment de M. Emile Zola et ont tiré un coup de pistolet qui a quelque peu fait long feu. Ils n'étaient que quatre, mais ils ont donné tout de même.

M. Antoine, l'aimable directeur du Théâtre-Libre, toujours à l'affût de toutes les excentricités, leur a complaisamment ouvert ses portes. Les Cinq ont accepté de grand cœur cette occasion de montrer en quoi leur naturalisme diffère de celui du Maître. Ils n'ont pas osé tuer M. Zola du coup; mais, pour se consoler, ils ont successivement mis à mort presque tous leurs personnages. On n'est pas plus gai.

MM. Paul Bonnetain et Lucien Descaves ont travaillé tout d'abord avec la *Pelote*, comédie en trois actes qui, pour la longueur, en valent bien six. Milieu bourgeois; trois décors: la salle à manger, le salon et la chambre à coucher. Un acte de plus, et je n'ose imaginer dans quelle pièce de l'appartement on aurait pu nous conduire.

Dès le lever du rideau, M. Antoine a les yeux tellement cernés qu'on le sent appelé à une fin prématurée. A mesure que l'action s'avance, l'infortuné directeur est de plus en plus malade. Il faut dire qu'on lui fait faire bien du mauvais sang. C'est à qui se montrera le plus brutal à son égard. Sa bonne, Mlle Lucienne Dorsy, le traite de manière à dégouter des bureaux de placement; la nièce de la susdite, Mlle Luce Colas, lui fait des misères sans pareilles; la mère de la ci-dessus, Mlle Barny ne lui dit que des choses désagréables; il est, de plus, exploité par un agent d'affaires, M. Cernay, et grugé par un simple fantassin, M. Chamoisel.

A peine s'il a quelques instants de repos dans la société de sa nièce, Mlle Nancy Vernet, et de sa concierge, Mlle France. Dans ces conditions, il n'a qu'à mourir, ce qu'il tarde un peu à faire, mais à quoi il aboutit finalement, au grand soulagement de l'assistance. Le public a même été si heureux de la complaisance de M. Antoine, qu'il l'a rappelé avec enthousiasme et qu'il a renvoyé sans égards le jeune artiste qui venait annoncer les auteurs. Le procédé n'est peut-être pas d'une politesse exquise.

Une observation à MM. Bonnetain et Descaves: puisque ces messieurs ont la prétention de peindre la vie telle qu'elle est, je leur dirai: 1° qu'on ne verse pas un grand verre de vin pur à un enfant; 2° qu'au bésigue ou ne marque pas ensemble soixante de dames et vingt de cœur. Soyons naturalistes ou ne le soyons pas!

Le cadavre suivant est de M. Paul Margueritte, qui a représenté lui-même le principal personnage de sa pantomime: *Pierrot assassin de sa femme*.

M. Margueritte n'est pas positivement le Pierrot joyeux, mais plutôt le Pierrot macabre. Après une courte scène avec M. Antoine, costumé en croque-mort (Vous voyez qu'on ne s'est pas ennuyé un instant), le jeune auteur a manœuvré tout seul dans une chambre funèbre, décorée de crêpe et ornée de lettres de faire-part encadrées de deuil. Puis, fidèle aux principes de l'association, il a trépassé dans un incendie qui a été une des notes lumineuses de la soirée.

Sur cette gracieuse fantaisie, M. Paul Vidal, prix de Rome, a écrit une délicieuse partition qu'il a exécutée lui-même au piano, et dans laquelle on a fort applaudi une valse tout à fait ravissante.

On voit qu'au point de vue musical les Cinq se sont complètement séparés de l'auteur de la *Terre*.

Les deux derniers cadavres appartiennent en propre à MM. Gustave Guiches et Henri Lavedan, à qui nous devons deux petites pièces durant chacune un quart d'heure seulement. Bel exemple offert à MM. Bonnetain et Descaves.

Le premier quart d'heure est consacré au *Mois de mai* et à l'agonie lente du pauvre M. Antoine, transformé cette fois en poitrinaire avancé. Le public commence à s'habituer à cette exhibition de macchabées plus ou moins avancées, et Mlle Théven, avec ses jolies joues roses et son petit air bien portant, produit un grand effet de tristesse.

Pour le second quart d'heure, nous avons eu: *Entre frères*. Dans ce dernier opusculé, c'est une vieille marquise qui succombe, une marquise couchée dans un bien beau lit et entourée de bien belles tapisseries. J'aimerais à vous parler plus longuement de cette pièce originale; mais, par malheur, le rideau est tombé juste au moment où ça allait devenir intéressant.

Rassurez-vous, le même rideau nous ménage une joie; car il s'est relevé à temps pour nous montrer la vieille marquise douairière revenue de son fâcheux trépas et se promenant en chemise sur la scène.

On a bien ri pour la première fois de la soirée. Seulement, c'était un peu tard.

FRIMOUSSE

P.-S. — On nous affirme qu'à la suite de la représentation d'hier M. Zola va probablement demander à se séparer violemment des Cinq.

Nouvelles Diverses

LA TEMPERATURE

Le temps a été fort désagréable, hier, à Paris, bien que la température monte dans le nord et l'est du continent, surtout en Bretagne.

Le thermomètre marquait, hier, — 15° à Haparanda, — 10° à Moscou, — 5° à Cluj.

LES PREMIÈRES

THÉÂTRE-LIBRE : *La Pelote*, pièce en trois actes, par MM. Paul Bonnetain et Lucien Descaves; *Pierrot assassin de sa femme*, par M. Paul Margueritte, musique de M. Vidal; les *Quarts d'heure*, tableaux intimes par MM. Gustave Guiches et Henri Lavedan.

Les jeunes maîtres de l'école moderne multiplient leurs efforts pour régénérer l'art dramatique. Leur conception n'est pas banale. Ils estiment que le théâtre est un lieu fait pour navrer le monde. Quiconque en franchit le seuil doit laisser toute espérance au bureau des parapluies. Quand on sort du spectacle, le cœur remué par un invincible dégoût, découragé de la vie, de ses turpitudes, de ses cloaques fangeux, on s'est bien amusé. Ainsi le veut la poétique nouvelle.

Où donc avait-on le nez jusqu'à ce jour, pour croire au parfum des fleurs? La rose pue et le jasmin aussi. Voilà la vérité. Dans ses grands accès de tristesse, l'humanité allait jadis jusqu'à admettre qu'elle n'était que poussière. Elle s'en faisait accroire. Elle n'est que boue, à peine animée par les rampements des plus visqueux reptiles. Le monde est une porcherie mal tenue. La mission du poète consiste à saisir toutes les occasions de nous remettre le groin dans la fange. A l'auge, les vieux et les jeunes, et la tête en bas!

On m'excusera de me rebiffer et de ne point encourager, par de flatteuses réserves, les tendances macabres de la nouvelle école. Que ses disciples aient du talent, je ne songe pas à le nier. Je concède que ce sont tous des Benvenuto Cellini, aux doigts habiles, modelant des figurines étranges dans de la « bouse de vache ». On me dit qu'ils ont une puissance d'observation remarquable. Il est bien fâcheux que cette faculté s'exerce presque exclusivement sur des laideurs. En haut, il y a aussi des ciels bleus, des étoiles brillantes qui ne sont point désagréables à contempler.

Dans le roman, le procédé est moins choquant. L'écrivain a le loisir d'encadrer, dans des descriptions où il peut peindre et chanter à la fois, ses désespérantes constatations. Les paysages de Zola font oublier par leur magnificence, par leur intensité d'impression, les vilains bonshommes qui les animent. Mais, au théâtre, il n'en va pas de même. Toute l'attraction du public se concentre forcément sur le personnage mis en scène derrière les quinquets. Les artifices du costume contribuent encore à donner du relief aux traits de son caractère, à l'expression de ses sentiments. Si ces traits sont uniformément ignobles, si ces sentiments sont également bas, le spectateur n'a point la ressource d'échapper par le souvenir de quelques belles pages au malaise que lui causent ces spectacles désolants. Découpées par le dialogue, ces platitudes morales lui entrent, une à une, dans l'esprit comme des coins de bois. Il souffre, il se débat contre une obsession fatigante, il éprouve une lassitude douloureuse.

Eh bien, on ne me persuadera jamais que l'art ait pour but exclusif de procurer aux hommes ces sensations humiliantes et pénibles. Qu'il les utilise, qu'il s'en serve, qu'il les oppose pour obtenir des effets de contraste et mieux faire mesurer la hauteur de ses envolées au pays du rêve et de l'idéal, je l'admets. Les maîtres n'ont jamais fait autre chose, et ce n'est vraiment pas la peine, pour les recommencer, de se mettre des auréoles autour de tête. Mais qu'on s'applique, de parti pris, à ne voir que les ombres, à ne reproduire que les bas-fonds, à ne remuer que la boue, à ne montrer à l'homme que